



Isabelle  
Artus

LA PETITE  
BOUTIQUE  
JAPONAISE

Aventures et mésaventures  
de la geisha de Melun

Flammarion





La jolie Pamela qui – allez savoir pourquoi – voulait devenir geisha, grandit dans un pavillon à Melun-Sénart. Autant dire que ce n'était pas gagné d'avance.

Pendant ce temps, après une enfance morose rythmée par les épisodes de la série *Kung Fu*, le jeune Thad fini par devenir un homme... de main.

Leur histoire vous apprendra que pour trouver l'amour, il faut d'abord se connaître soi-même et en passer par maintes aventures et autres rebondissements au pays du Soleil levant.

Après une première vie de journaliste, Isabelle Artus travaille aujourd'hui pour un grand parfumeur. *La Petite Boutique japonaise* est son premier roman.



Flammarion

La Petite Boutique japonaise



*Isabelle ARTUS*

# La Petite Boutique japonaise

*Roman*

Flammarion

© Flammarion, 2016.  
ISBN : 978-2-0813-8728-7

*À Dom, Verlaine, Annabelle et Zoé*





## PREMIÈRE PARTIE

Pam

- Dites-moi, je vous prie, de quel côté faut-il me diriger ?
- Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller, dit le Chat.
- Cela m'est assez indifférent, dit Alice.
- Alors peu importe de quel côté vous irez, dit le Chat.
- Pourvu que j'arrive *quelque part*, ajouta Alice en explication.
- Cela ne peut manquer, pourvu que vous marchiez assez longtemps.

Lewis Carroll,  
*Alice au pays des merveilles.*



## CHAPITRE PREMIER

### *De l'influence de Matthieu Ricard sur la croissance des bonsaïs*

Thad s'était levé de fort méchante humeur et avait mis le cap vers l'est, laissant Pamela dans un immense désarroi. Pour mesurer l'étendue de son humiliation, mais en était-ce seulement une ? Pamela entreprit une croisière sur les bateaux-mouches. Ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse ?

Pam vieillit beaucoup ce jour-là.

Ce lundi matin, Pamela remontait les quais à l'envers en signe de protestation. La mise en danger était imperceptible mais bien réelle : elle longeait la Seine à petits pas, sur la rive droite contrairement à son habitude. En levant le rideau de fer de la toute Petite Boutique du quai Malaquais, elle trouva que les bonsaïs tiraient une drôle de tête, elle aurait juré qu'ils se foutaient ouvertement d'elle du haut de leurs 22 cm de zen millénaire. En particulier le vénérable Gaozong Tang que Mme Pichon, la gardienne du 26 quai Voltaire, lui avait confié pendant

ses vacances. Qu'il était vilain, lors de cette première rencontre, tout fripé derrière ses feuilles minuscules, tordu dans une posture grotesque de mendiant suppliant qu'on l'achève. Patiemment, Pamela lui avait redonné le goût de vivre.

Elle lui avait lu de longs passages du *Plaidoyer pour le bonheur* de Matthieu Ricard pour lui redonner l'espoir. La compassion bouddhiste, elle en était sûre, toucherait le cœur de ce déraciné chinois. Elle avait eu raison d'y croire car Gaozong s'était peu à peu redéployé, retrouvant sa prestance d'empereur de la XIII<sup>e</sup> dynastie Tang, qui n'est pas la dernière pour ce qui est du niveau du rayonnement culturel de l'empire du Milieu. Le résultat était tellement spectaculaire que Mme Pichon, ravie, prit l'habitude de confier son bonsaï aux bons soins de Pamela.

En réalité, Gaozong déprimait sec dans les courants d'air de la loge du quai Voltaire, en équilibre sur le radiateur, coincé par la cage des perruches qui lui faisaient la tête au carré. Alors, il se recroquevillait, perdait quelques feuilles, juste assez pour inquiéter sa propriétaire, qui le rapportait illico dans la toute Petite Boutique du quai Malaquais.

Pam n'était pas dupe et avait rapidement percé à jour la combine du Vénérable. Elle s'était tue, et cette discrétion avait scellé une sorte de pacte entre eux. Elle prit ainsi l'habitude de confier ses sentiments à Gaozong. Après tout, le prince Charles parlait bien à ses roses.

Les autres bonsaïs étaient sagement rangés sur les étagères. À gauche, les pensionnaires, à droite bien

exposés dans la vitrine, ceux destinés à la vente. Au moins une fois par jour, une dame très chic, un vieux monsieur ou un touriste poussait la porte de la minuscule boutique pour demander combien coûtait ce joli bonsaï qu'on apercevait tout en haut sur l'étagère de gauche. Invariablement, Pamela répondait qu'il n'était pas à vendre, qu'il était de passage et qu'il fallait choisir parmi ceux de la vitrine, de l'autre côté. Alors le client dévisageait tous les arbres minuscules, les uns après les autres, pinçait les lèvres, terriblement déçu, et repartait les mains vides. Elle avait bien essayé de modifier le cours des choses en changeant les arbres de place, les pensionnaires en vitrine et les autres au fond. Mais cela n'avait fait qu'aggraver la situation. Les clients n'étaient plus seulement déçus, ils étaient furieux et repartaient en pestant, les mains toujours aussi vides.

« La réussite est une question de talent et d'aptitudes plus que de profits pécuniaires », lui répétait le propriétaire de la toute Petite Boutique. Voilà un précepte qui tombait plutôt bien, car en dépit de son adresse à s'occuper des bonsaïs, respectant à la lettre le principe premier de l'art de la taille : « ne jamais diminuer la superficie des feuilles », Pamela se révélait une piètre vendeuse. Ses pensionnaires âgés de plusieurs siècles ne trouvaient pas preneur et semblaient condamnés à rester là pour l'éternité.

Aujourd'hui était différent, on aurait dit que les arbres savaient quelque chose. Ils la regardaient avec leurs milliers de petits yeux verts, comme autant de

minuscules reproches démultipliés et Pamela ne put soutenir cette assourdissante désapprobation végétale.

Les commandes d'Ikebana attendraient encore un moment ; elle se dirigea à pas menus vers l'arrière-boutique et mit de l'eau à chauffer. Elle avait besoin d'une tasse de thé pour réfléchir convenablement à son grand malheur.

\*  
\*   \*

La préparation du thé est un fort joli rituel qui demande ordonnance et précision. Verser une cuillère à soupe de Sakura, faire chauffer l'eau à 70 °C, pas un degré de plus, laisser infuser 45 secondes – pas une de plus – filtrer et boire bien chaud.

Pam se brûlait à chaque fois. Mais c'était, sans aucun doute, le prix à payer pour vivre comme une geisha. Or Pam voulait être geisha depuis qu'elle était en âge de vouloir devenir quelqu'un.

Pour l'instant, elle se concentrait sur les sons de la bouilloire guettant la stridence précédant l'ébullition qu'il ne faut jamais atteindre car le délicat Sakura n'y résisterait pas. Il aurait comme un goût d'avalé de travers. Exactement la sensation qu'elle éprouvait depuis le matin.

Assise bien droite sur l'extrême bord de la chaise, sanglée dans son kimono bleu marine, Pam sentait venir les pluies noires de son Hiroshima personnel. Elle buvait son thé à petites gorgées silencieuses – sa délicatesse naturelle ne s'étant

jamais accommodée de la bruyante déglutition des Japonais.

Le Sakura devait être éventé. À la place de la douce amertume habituelle, il laissait dans sa gorge un goût de cendre et de brûlé. Le départ de Thad, inattendu, brutal, avait produit l'effet d'un tsunami. Le chagrin confortablement lové dans sa gorge fut refoulé vers sa poitrine à coups de petites gorgées brûlantes. Pendant quelques instants, Pam crut qu'elle pourrait noyer sous des litres de Sakura les sanglots qu'elle sentait se former tout autour de son cœur. Mais la douleur prit un autre chemin et se fraya un passage vers la sortie. Deux larmes, exquises perles de rosée, que la frange délicate de ses cils ne pouvait contenir plus longtemps, roulèrent le long de ses joues, traçant deux impeccables sillons sur son visage fardé de poudre claire. Elles finirent par se rejoindre au niveau du menton que Pam avait joliment pointu. En un clin d'œil, son visage fut noyé par deux rizières en cru qui réduisirent son maquillage de courtisane en une infâme bouillie visqueuse tombant en grosses gouttes sur sa veste de kimono. Son image de geisha, patiemment élaborée pendant des années, cédait brutalement, emportée par le flux de ce torrent lacrymal.

Son attirance pour le Japon remontait à loin. À peine sortie de l'enfance, elle s'était prise de passion pour Yoko Tsuno, l'exquise mécanicienne de l'espace, ceinture noire d'aïkido, de judo, de kendo dont les aventures publiées dans *Spirou* la ravissaient. Chaque semaine, Pamela attendait



avec impatience le retour de son père pour s'emparer du précieux magazine plié en deux dans son attaché-case. Mine de rien, l'air de tout, l'intrépide Japonaise coiffée comme Mireille Mathieu (numéro un au Japon) avait commencé à déteindre sur elle. De guerre lasse, sa mère l'avait inscrite à la MJC de Melun qui proposait des cours de ju-jitsu. Pamela se sentait dans son élément chaque fois qu'elle revêtait son kimono blanc. Blanche également la ceinture, car en dépit de son application Pam ne faisait aucun progrès. Elle finit par obtenir sa ceinture jaune à l'usure, après cinq années qui plongèrent son professeur dans une dépression profonde. Son diplôme de la fédération ne l'avait pas préparé à affronter une telle constance dans l'absence de progrès d'un élève.

Plus tard, en lisant la quatrième de couverture du *Deuxième Sexe*, Pam apprit qu'« on ne naît pas femme, on le devient ». Cela devait marcher aussi pour les geishas. Étant originaire de Melun-Sénart, il était entendu que la chose n'était pas gagnée d'avance. Et pourtant, année après année, Pam s'était bricolé son identité de geisha. Un choix audacieux, à contre-courant de tout ce qui existait autour d'elle. Avec patience, elle avait enduré le mépris des gars et des filles du lycée technique, l'indifférence blasée des profs. Elle s'était heurtée à l'incompréhension de sa mère, à la curiosité bienveillante de son père jusqu'à ce qu'il regarde d'un peu trop près sous son kimono.

Et même si Yoko Tsuno tenait plus de la poupée manga *made in Belgium* que de la courtisane traditionnelle, et même si sa geisha intérieure était instable, construite de bric et de broc et qu'elle lui avait coûté sa relation avec Yvon, son fiancé, Pam avait tenu bon. On ne naît pas geisha, on le devient. Personne n'avait précisé en combien de temps.

En attendant, ce lundi, en cet instant précis, son cerveau explosait sous la douleur. Ses pensées s'étaient fracassées contre l'évidence de l'absence et il fallait ramasser tous les morceaux du sens éparpillés. Les recoller ensemble. Elle regarda avec attention tous les éléments du décor qui l'entourait, si parfaitement cohérents avec son monde idéal : les bonsaïs centenaires, les corbeilles d'Ikebana, les paysages d'Hokusai accrochés au mur, l'intemporalité si rassurante de la Petite Boutique japonaise.

Que restait-il de cet univers familial qui lui semblait désormais sans prises et dans lequel elle ne parvenait plus à s'inscrire ? Qu'est-ce qui avait encore un lien avec la journée de la veille quand tout était simple. Qu'allait devenir sa vie ?

Son système de valeurs, celui-là même qui fondait l'équilibre modeste de sa personnalité de geisha de la rive gauche, était méchamment bousculé par le départ de Thad. C'est dire à quel point sa construction intérieure se révélait approximative et fragile. Malgré les larmes qui brouillaient sa vue, elle relisait inlassablement les trois mots qu'il avait laissés à son intention.

*Je pars, pardon*

Assise bien droite au bord de sa chaise, dissimulée dans l'arrière-boutique, Pam semblait frappée de stupeur.

À quoi bon être une geisha quand son samouraï se fait la malle ?

## CHAPITRE II

### *L'improbable rencontre de la geisha Rive gauche et de son samouraï breton*

Thad faisait pourtant un samouraï parfait. Ses cheveux rares et longs étaient tantôt relevés en un maigre chignon traversé d'une longue baguette de nacre, tantôt coiffés en fine natte qui tendait vers les reins sans aucune chance de succès. De taille moyenne, les épaules étroites, la taille fine, on devinait facilement le dessin de ses muscles nerveux sous le fin tissu de ses chemises noires qu'il portait près du corps.

À la naissance de ses poignets, un œil exercé pouvait deviner les arabesques d'un inquiétant tatouage. Son visage impavide aux pommettes hautes et saillantes, caractéristiques des Bretons natifs des Côtes-d'Armor, dégageait une sereine cruauté. Impression renforcée par des yeux noirs étincelants qui allumaient son regard d'une lueur fatale. Une fine cicatrice prenait appui sur sa tempe droite, passait au ras de l'oreille, suivait la cassure de la mâchoire, disparaissait sous le menton et réapparaissait le long de son cou jusqu'à la clavicule pour finir

on ne sait où. Une cicatrice étrange, signature d'un improbable accident ou d'une blessure ancienne. Au bas de son dos, juste à la naissance de l'arrondi de la fesse, une tache bleu-gris de la forme d'une fève – la marque des descendants d'Attila – se détachait sur sa peau pâle. Thad était la preuve vivante que quelques guerriers Huns, après le carnage des champs Catalauniques, tentèrent leur chance en Bretagne et qu'ils y violèrent un max de Bécassine. Il ressemblait exactement à un seigneur de guerre mongole.

Deux ans auparavant, quand le carillon de la toute Petite Boutique du quai Malaquais avait retenti, l'obligeant à interrompre la très minutieuse et complexe composition d'Ikebana sur laquelle elle travaillait, pour accueillir le visiteur, Pam avait su que quelque chose d'irréversible venait d'arriver.

Bien qu'il se tînt immobile sur le seuil, l'homme emplissait de sa présence la toute Petite Boutique. Une présence qui faisait l'effet d'une anomalie.

– Bonjour monsieur, en quoi puis-je vous aider ? demanda Pam, polie.

– J'en sais rien, répondit l'homme, visiblement surpris par l'apparition de cette drôle de poupée nipponne qui se tenait bien droite devant lui. Il nota l'inflexion de la voix, le ton et la manière dont elle l'avait salué. C'était un bonjour subtil et juste, un bonjour parfaitement adapté aux circonstances. Il fallait sacrément maîtriser l'art du salut pour être capable d'offrir un tel bonjour. Il enregistra machinalement le kimono ancien, la ceinture traditionnelle japonaise – un obi véritable – savamment noué

autour de la taille, remarqua le visage enfantin en dépit du maquillage insensé, surtout à une heure pareille. « Difficile à porter et à assumer », se dit-il. La femme qui se maquille ainsi signifie qu'elle a des intentions, qu'elle est affirmée, puissante, capable de monter au combat. L'allure avait beau être incongrue, elle s'accordait parfaitement avec l'esprit des lieux.

– Vous avez une envie particulière ? Vous cherchez quelque chose pour vous ? Peut-être pour offrir..., s'enquit Pamela d'une voix douce.

– C'est pour offrir, dit-il en s'enfonçant dans la boutique, l'obligeant ainsi à reculer d'un pas. Vous avez de très jolis bonsaïs, poursuivit-il en s'approchant lentement de chacun des petits arbres.

Arrivé à la hauteur de Gaozong, il s'arrêta net. Pam se préparait intérieurement à entendre la classique demande concernant le Vénérable, anticipant déjà la réaction quand elle expliquerait qu'il n'était pas à vendre.

– Voilà un arbre exceptionnel, dit-il, un arbre qui en a vu. Vous permettez que je l'observe un moment ?

– Je vous en prie, répondit Pam, un peu surprise par cette demande pour le moins inhabituelle.

– Je ne vous dérangerai pas.

– Prenez le temps dont vous avez besoin, je vais retourner travailler dans l'arrière-boutique, juste là, indiqua-t-elle d'un très léger mouvement du menton avant de faire pivoter son buste et de disparaître. Thad se dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus gracieux que ce geste à peine esquissé, mais qui

traduisait un sens de l'hospitalité plutôt rare sur la rive gauche. La voix de Pam lui parvint comme étouffée depuis l'arrière-boutique où elle avait disparu. « Faites-moi savoir quand vous serez prêt. »

\*  
\*   \*

Resté seul dans la boutique, l'homme en noir sentit le trouble monter et s'installer. Cette fille lui faisait de l'effet. Beaucoup trop d'effet pour une fille. Quelque chose chez elle le rendait nerveux. « Je suis un guerrier solitaire », murmura-t-il à l'adresse du bonsaï. Je n'ai pas de temps à perdre pour une femme, je dois mener mon combat, sans me laisser distraire.

« De quel combat parles-tu, qui sont tes adversaires, Petit Scarabée ? » bruissa le bonsaï. Thad eut un léger mouvement de recul. Se pouvait-il que l'arbre entende ses pensées ? Et qu'il lui réponde sur le ton de Maître Po s'adressant à Kwai Chang Caine, le héros de la série *Kung-Fu* ? Il devait certainement manquer de sommeil et sans doute de conversation. Depuis quand n'avait-il pas discuté avec quelqu'un ? La solitude accumulée pendant toutes ces années avait-elle fait de lui un doux dingue qui parlait aux arbres ?

Il était entré là par hasard, il n'aimait pas particulièrement Paris, encore moins la rive gauche. Une fois de plus, il était seulement de passage. Avant de reprendre la route de Saint-Brieuc, il avait pensé faire un cadeau à sa mère – une Bretonne sévère et



méritante – raison pour laquelle il avait poussé la porte de cette toute petite boutique. Comment aurait-il pu imaginer qu'une jeune fille au doux visage pâle et aux grands yeux sombres exagérément soulignés par deux traits de khôl noir – une intraitable beauté – allait le clouer sur place. Lui l'homme pressé, le guerrier sans maître<sup>1</sup>, le Ronin.

Pamela se concentrait de son mieux sur la composition d'Ikebana destinée à l'épouse du Docteur Atsura, son *dana*, le propriétaire de la toute Petite Boutique, l'homme qui lui avait tant parlé du Japon, ce pays extraordinaire qu'elle aimait de toute son âme sans jamais y avoir mis les pieds.

« C'est tout à fait inutile, lui avait assuré le Dr Atsura. La plupart des gens qui visitent mon pays ne le comprennent pas. Tout simplement parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils retiennent deux ou trois clichés comme les cerisiers en fleur, le mont Fuji, et les geishas, qu'ils imaginent être les prostituées locales habillées à l'ancienne, mais ils passent à côté de l'essentiel. »

Pam s'était alors bien gardée de lui dire que son Japon à elle, en tout cas l'idée qu'elle s'en faisait, ressemblait précisément à cette description pour touristes. Exception faite des geishas qu'elle admirait depuis longtemps et dont elle connaissait si bien la vie grâce au livre d'Arthur Golden.

---

1. Dans l'épisode 2 de la saison 1 de *Kung-Fu, La Loi de la montagne*, Caine trouve du travail dans le ranch d'une jeune et belle veuve pour qui il éprouve une mystérieuse attraction.

Le Dr Atsura avait souri avec indulgence et l'avait engagée comme responsable de la petite boutique de bonsaïs située au rez-de-chaussée de l'immeuble qu'il occupait depuis trente ans avec son épouse, une femme admirable d'une cinquantaine d'années dont les cheveux gris formaient sur la tête comme une coque argentée. Elle avait accueilli Pamela avec tendresse et bienveillance et l'avait initiée à l'art délicat de l'Ikebana et aux subtilités de la calligraphie japonaise. La femme du Dr Atsura s'appelait Masako comme la mère de Yoko Tsuno. Pam y avait vu un signe. Un très bon signe.

La composition à laquelle elle travaillait était compliquée. Pamela la voulait exceptionnelle, unique, riche d'intention. Tout l'art de l'Ikebana consiste à donner l'impression qu'une fleur coupée est vivante, ce qui est extrêmement difficile à réaliser et à comprendre. Au départ, il faut tricher, s'aider en utilisant de la mousse, des accessoires, des fleurs de nature différente afin de donner à la composition un aspect à la fois sophistiqué, mystérieux et abouti. Pour le plus grand plaisir des clients parisiens qui rapportent ainsi chez eux un peu d'inspiration shinto puisque la disposition des fleurs représente les trois plans du ciel, de l'homme et de la terre. Dans l'absolu, celui qui maîtrise cet art est capable de faire naître une émotion esthétique en n'utilisant qu'une seule fleur coupée dans un vase. « Quand la simplicité est le fruit d'une somme d'efforts considérables, on atteint l'art véritable. Mais parfois, une vie entière n'y suffit pas », avait coutume de dire Masako. Pamela était loin du compte, mais comme

à son habitude, elle faisait de son mieux et elle s'appliquait avec calme et concentration. Sauf en ce moment. En utilisant son minuscule sécateur, dont les petites lames coupaient net et sans effort les tiges les plus résistantes, elle avait réussi à s'entailler deux fois les doigts depuis qu'elle avait regagné l'arrière-boutique. Les blessures étaient superficielles contrairement au trouble qui s'emparait d'elle. Que faisait le visiteur ? Était-il encore là ?

Sans doute, puisque le carillon de la porte d'entrée n'avait pas retenti. Combien de temps s'était écoulé depuis son arrivée ? Impossible à dire !

Pam ne portait plus de montre depuis longtemps, elle se fiait à la lumière du jour ainsi qu'à l'intensité du flux des voitures sur les quais. D'une manière assez remarquable, son horloge intérieure ne se trompait presque jamais. À peine quelques minutes de plus ou de moins de l'heure exacte. C'était un don, du moins un talent qui lui avait valu une petite popularité à Melun-Sénart.

– Allez Pam, dis-nous l'heure.

– Il est huit heures, répondait-elle. Et c'était vrai.

– Mais comment fait-elle ? ! s'extasiaient les voisins. Sol et Mich, ses parents, étaient drôlement fiers du succès de leur petite horloge parlante.

– Et maintenant ?

– Il est huit heures vingt..., vingt-deux, répondait Pam de sa douce voix, toujours un peu gênée de susciter de l'admiration pour quelque chose qui ne s'expliquait pas. Certaines personnes ont des articulations capables de prévoir la pluie, elle savait l'heure. C'était tout, c'était rien.

Mais à cet instant précis, son horloge interne semblait s'être détraquée. Elle ne disposait d'aucun indice et le plan de travail de l'arrière-boutique se révélait être un formidable poste de non-observation. Elle s'efforçait de respirer le plus doucement possible, écarquillant les oreilles, à l'affût du plus petit bruit en provenance de la boutique. Le silence était tel que le visiteur s'était soit volatilisé, soit figé sur place, amarré dans le sol. Impossible, dans ces conditions, de créer une harmonie convenable entre les pivoinas rose pâle presque blanches et le vert tendre des bambous nains. Le sang qui perlait par les minuscules entailles laissées par le sécateur compliquait davantage sa tâche.

Pam posa avec délicatesse les fleurs dans la corbeille, les recouvrit de papier de soie pour éviter qu'elles ne s'abîment et réapparut dans la boutique.

L'homme n'avait pas bougé. Il se tenait immobile devant l'impérial Gaozong. Pam sut immédiatement qu'il était en conversation avec le bonsaï. L'arbre lui répondait et une complicité était en train de naître entre ces deux-là. Elle ressentait l'imperceptible frissonnement qui courait le long des minuscules feuilles, signe irréfutable que Gaozong était attentif au discours silencieux du visiteur. Elle se tenait là, immobile, quand l'homme se tourna vers elle très lentement.

– Cet arbre est impressionnant, dit-il. C'est bien normal qu'il ne soit pas à vendre, il ne saurait l'être. Il est là pour veiller sur vous, ajouta-t-il d'une voix grave.

Pam n'eut ni le temps, ni l'idée de réagir avant qu'il n'enchaîne avec la même gravité solennelle : « c'est pour offrir ».

– Je vous demande pardon ?

– Ce que je cherche. J'ignore ce que c'est, mais c'est pour offrir. Avant d'ajouter : à une femme.

– Oh... murmura Pamela à regret, déjà un peu triste. Une femme.

Longtemps après le départ du visiteur, elle se surprit à fixer la porte derrière laquelle il avait disparu.



### CHAPITRE III

#### *Où l'on découvre les effets des voyages en train sur l'érotisme*

Dans le train qui le conduisait à Saint-Brieuc, Thad ne pouvait s'empêcher de penser à la drôle de geisha de la rive gauche. Car c'était sans aucun doute une geisha que cette fille-là. Il y a des signes qui ne trompent pas. La délicatesse des broderies de son vêtement – une très belle pièce – indiquait un authentique kimono japonais. Il devait valoir une vraie fortune. Comment une petite marchande de bonsaïs pouvait-elle porter et même posséder un tel vêtement ? Mystère...

Même son obi de soie bronze et orange était noué de façon particulière, à la mode des apprenties geishas de Kyoto. Ce genre de nœud était impossible à défaire. Il était bien placé pour le savoir. Il se rappelait ses doigts impatients, malhabiles, essayant de déshabiller cette fille... Comment s'appelait-elle déjà ? Son ami Nobu la lui avait présentée, il y a des années quand ils travaillaient pour l'ex-général Juntaro dans la banlieue d'Osaka. Elle portait un nom de parfum...



Thad gardait un très bon souvenir de sa mission au Japon. Certainement la meilleure expérience de toute sa jeune carrière. Pas tant le contenu du travail en lui-même – surveiller l’implantation et le développement d’une société sud-coréenne concurrente de celle du général – mais la découverte de ce pays étrange et fascinant...

Les villes grouillantes, gigantesques, avec leurs foules immenses et disciplinées avançant sur les trottoirs telle une marée sans aucun espoir de reflux, avaient déclenché en lui des angoisses pas possibles. Heureusement, restait la campagne, d’une beauté à vous couper le souffle. Les montagnes semblaient dessinées pour éblouir les yeux qui se posaient sur elles et les rivières transparentes, les pruniers, les cerisiers, les érables... Pendant les dix mois qu’avait duré son travail, il avait pris l’habitude de marcher le plus souvent possible dans la campagne et de dormir dans les auberges dont certaines sont d’une austérité spectaculaire au regard des tarifs prohibitifs. Il lui avait fallu du temps pour comprendre que le dépouillement constituait le luxe suprême. Au Japon, comme ailleurs, le luxe se paye cher.

À cette époque, il s’était lié d’amitié avec Nobu, un immense garçon originaire de l’île d’Hokkaïdo dont les manières brusques, plus encore que la taille, détonnaient avec le reste de leur équipe, avec le reste des hommes japonais d’ailleurs.

Son frère d’armes lui avait offert le livre qui allait changer sa vie et bouleverser sa vision de lui-même.

*La Pierre et le Sabre*<sup>1</sup> contenait l'histoire de Musashi Myamoto, le plus grand samouraï de tous les temps (d'après Nobu). Ce gars-là avait pris la peine de codifier la *Voie du sabre*, sorte de guide de vie, à la fois spirituel et guerrier, afin d'éclairer, ou plutôt de compliquer, le chemin que doit suivre le samouraï. Et même si les subtilités lui échappaient, il avait eu le sentiment de tenir enfin entre ses mains le mode d'emploi de l'existence, celui qui lui avait toujours manqué et qu'il cherchait depuis des années.

Jusque-là, il faisait ce pourquoi on l'engageait sans chercher à savoir si c'était bien ou mal. La morale était une notion encombrante qui empêchait de faire correctement son travail. Il l'avait donc vite évacuée. Il se voyait comme un mercenaire, à l'image de Steve McQueen, son préféré des sept. Mais les mercenaires aussi ont besoin de trouver un sens à ce qu'ils font, d'avoir un code d'honneur auquel se référer. C'est pourquoi ils cherchent leurs propres tables de la loi, car l'expérience prouve que vivre sans foi ni loi ne dure qu'un temps. Et dans ce domaine, Thad était très expérimenté.

Il avait manqué plusieurs fois de se faire tuer. La mort s'approchait tout près, le narguait puis finalement s'en prenait à quelqu'un d'autre. À force, il en était arrivé à la conclusion que rien ne pouvait lui arriver et se comportait comme un Highlander breton, éprouvant son immortalité lors de missions certes pourries mais qui lui offraient la possibilité de voyager. Un soir, Nobu lui apprit que les sept

---

1. *La Pierre et le Sabre* de Yoshikawa Eiji.



N° d'édition : L.01ELJN000752.N001  
Dépôt légal : avril 2016